

# Pourquoi ménopause et vieillesse ?

Marie Christine Laznik

A première vue, un article sur les femmes à la ménopause dans un numéro consacré à la vieillesse peut paraître étrange. Quinze années séparent le début de l'une et le début de l'autre; et encore en laissant ici de côté le grand âge, puisqu'il reste à vivre trente années, en moyenne, après la ménopause. Dans un premier temps, la demande qui m'était faite de traiter ce sujet dans ce numéro m'a causé un certain désagrément, d'autant qu'elle ravivait le souvenir de fréquents refus d'aborder la ménopause par les collègues traitant du désir ou de la sexualité des femmes. Le fait est qu'en tant que psychanalyste je suis obligée de constater que les termes « sexualité » et « désir » sont peu évoqués par rapport à la ménopause qui continue à être associée à la vieillesse malgré le temps qui les sépare.

A ce propos, j'avais déjà fait une expérience très instructive à un congrès de gynécologie et psychosomatique<sup>1</sup>. J'étais allée assister à l'atelier consacré à la représentation de la femme ménopausée. Un des exposés avait pour titre : « Les données référentes aux capacités d'autonomies. » Une spécialiste d'un pays scandinave expliqua longuement que le vécu d'autonomie d'une femme n'était pas le même tant qu'elle pouvait elle-même monter ses escaliers et qu'il changeait quand elle se mettait à dépendre d'un déambulateur. La perte plus grave avait lieu quand une femme ne pouvait plus signer seule son chéquier. Si ces considérations semblent de la plus grande importance pour des femmes autour du grand âge, j'avais été très surprise de voir que personne ne semblait s'étonner qu'un pareil sujet trouve sa place dans un atelier sur les représentations de la femme ménopausée. Je m'étais permise de remarquer publiquement que ce passage sans intermédiaire entre ménopause et vieillesse supposait un bond de 15, voire même 25 ans d'écart. Cela reviendrait à évoquer la ménopause auprès des jeunes femmes qui enfantent. Si dans ce dernier cas l'amalgame est impensable et si dans l'autre il se fait naturellement, sans offusquer personne, cela nous enseigne que la capacité de procréer - tant qu'elle existe chez une femme - fait fantasmatiquement obstacle à la mort. Une fois cette capacité perdue, rien n'arrête plus la fuite du temps vers l'annihilation finale, peu importe pour l'inconscient le nombre des décennies restant encore à vivre. Mon expérience dans cet atelier, ainsi que la demande qui m'a été faite d'écrire sur ce sujet dans un numéro consacré à l'étude sur la vieillesse, nous enseigne que les choses ont peu changé depuis l'antiquité hébraïque, époque où l'on trouve la première définition de la ménopause

---

<sup>1</sup> Congrès Européen de la Société de Gynécologie, Obstétrique et Psychosomatique, Paris, 2000.

dans le Talmud : *Une femme est vieille, c'est-à-dire atteinte par la ménopause, quand, à l'approche de l'âge critique, elle ne voit pas son flux cataménial pendant trois époques consécutives.* Et plus loin: « *Par quoi l'approche de l'âge critique se caractérise-t-elle? Par le fait - dit R. Iehuda - qu'une femme est considérée vieille par ses propres amies* »<sup>2</sup>

Dans l'Inde ancienne, pendant la période védique - XXV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle avant J. C. - les textes parlent ainsi: « *Indra dit aux femmes: O excellentes, vous avez une menstruation tous les mois ; pendant trois jours, on ne pourra pas vous toucher sous peine de souillure. Mais elle ne durera que tant que vous serez fécondes. Quand elle cessera, votre vie sera terminée.* »<sup>3</sup>

### **L'âge où l'on est considéré vieux progresse-t-il en parallèle avec l'âge où l'on devient ménopausée ?**

Les progrès techniques de la médecine permettent de ralentir l'apparition des signes de vieillissement, et il est un fait que l'âge auquel la vieillesse commence a changé dans les dernières décennies.

Hervé le Bras<sup>4</sup> dit que le vieillissement d'une population se définit simplement: « *c'est l'augmentation de la proportion des personnes âgées de plus de X années. A quel âge correspond cette barrière des X années?* »<sup>5</sup> Il remarque qu'il n'y a pas de critères précis pour y répondre. Il faut faire une enquête historique pour savoir à quel âge on a considéré que la vieillesse commençait. Il rappelle qu'en 1932, G. Mauco, l'un des démographes les plus écoutés de l'entre deux-guerres, parle de la population des « vieillards » français en désignant par ce mot toute personne âgée de plus de 50 ans. Quelques années plus tard, A. Sauvy, le fondateur de l'Institut national d'études démographiques, (INED) et R. Debré, le pédiatre, définissent le vieillard comme une personne âgée de plus de 60 ans. « Une génération plus tard, le même Sauvy, assisté cette fois par l'historien P. Chaunu, considère les personnes âgées à partir de 65 ans ». Hervé le Bras conclut donc, à juste titre, que la fraction de vie qui précède le vieillissement s'accroît. Car les progrès de la prévention, de l'hygiène et de la médecine reculent l'âge auquel l'on commence à être considéré « vieux ». Il lui semble que l'âge de la vieillesse se déplace parallèlement à l'espérance de vie, si bien qu'entre 1931 et 2001 ce sont quinze années qui ont été gagnées.

---

<sup>2</sup> Arnaud R.: *La ménopause à travers l'histoire*, Laboratoires Ciba-Geigy, 1995, p. 9.

<sup>3</sup> Idem.

<sup>4</sup> Directeur d'études à l'EHESS.

<sup>5</sup> Le Bras H. : « Le vieillissement n'a pas d'âge », in *La Recherche*, 322, Juillet- août, 1999, p. 109.

Mais ces progrès n'ont pratiquement pas modifié la date à laquelle une femme cesse irrémédiablement de pouvoir être mère<sup>6</sup>.

Auteur	Références Bibliographiques	Siècle	Age ménopause		
			Minimum	Moyen	Maximum
<b>Talmud</b>	52			50 ans	
<b>Aristote</b>	50	IV <sup>e</sup> siècle av. J.-C.		40 ans	50 ans
<b>Dioclès</b>	50	IV <sup>e</sup> siècle av. J.-C.			60 ans
<b>Hippocrate</b>	20	IV <sup>e</sup> siècle av. J.-C.		42 ans	
<b>Suruta</b> (Inde antique)	52	IV <sup>e</sup> siècle av. J.-C.		50 ans	
<b>Caraka</b> (Inde antique)	52	II <sup>e</sup> siècle ap. J.-C.		50 ans	
<b>Pline</b>	50	I <sup>er</sup> siècle ap. J.-C.		40 ans	50 ans
<b>Soranus</b>	50	I <sup>er</sup> - II <sup>e</sup> siècle ap. J.-C.	40 ans		50 ans
<b>Oribase</b>	50	IV <sup>e</sup> siècle ap. J.-C.	35 ans	50 ans	60 ans
<b>Aetius</b>	51	VI <sup>e</sup> siècle ap. J.-C.	35 ans	50 ans	60 ans
<b>Paul d'Égine</b>	51	VII <sup>e</sup> siècle ap. J.-C.	35 ans	50 ans	60 ans

Tableau résumant les chiffres cités dans l'Antiquité

Le Dr R. Arnaud<sup>7</sup>, citant Amundsen<sup>8</sup>, Post<sup>9</sup>, Vu Thien Phong<sup>10</sup> et le Littré va essayer de répondre à la question de l'âge de la ménopause. Il construit un tableau où l'on voit que, pour les anciens, l'âge moyen auquel une femme ne peut plus enfanter tourne souvent autour de 50 ans.

Tels sont les chiffres avancés par les auteurs de l'Inde des derniers siècles avant l'ère chrétienne, mais aussi par des auteurs latins des premiers siècles de notre ère. C'est aussi l'âge qu'avance le Talmud<sup>11</sup>. Bien sûr, l'auteur ne prend pas ces chiffres comme ayant une quelconque valeur démographique mais à titre d'indication. Au Moyen-Âge, tous les auteurs parlent de 50 ans, même si l'on cite de nombreuses ménopauses bien plus précoces, dues

<sup>6</sup> Des expériences ont récemment permis, dans certains pays, à des femmes d'être mère à la soixantaine. Même si ces expériences sont éthiquement douteuses, il semble qu'il y a là un nouveau phénomène de société qu'il faut au moins citer.

<sup>7</sup> Arnaud R. : Op. cit., p. 20.

<sup>8</sup> Amundsen D. W. et al.: « The age of menopause in classical Greece and Rome » *Human Biology*, 1970; 42: 79-86, cité par Arnaud.

<sup>9</sup> Post J. B.: « Age of menarche and menopause: some medieval authorities » *Popular Studies* (London) 1971; 25: 83-87, cité par Arnaud.

<sup>10</sup> Vu Thien Phong. « Aperçu sur l'histoire de la gynécologie dans l'Antiquité ». Thèse de Doct. en Méd., Paris 1961, n° 868, cité par Arnaud

<sup>11</sup> Arnaud cite aussi des auteurs qui considèrent que c'est autour de la quarantaine que cela a lieu, en particulier Hippocrate, mais il précise que ce chiffre est trouvé par une relation numérolgique entre le 7 et le 6.

vraisemblablement aux disettes et aux épidémies. Au XIX<sup>e</sup> siècle, quand les données sont plus fiables, les chiffres tournent autour de 45 ans et demi. Mais c'est surtout le XX<sup>e</sup> siècle qui nous intéresse puisque c'est là que l'on va connaître un accroissement concret de la longévité et voir se développer un nouveau phénomène de société : celui d'une masse, chaque fois plus grande, de femmes qui va vivre plusieurs décennies après la ménopause. Les données sur l'âge moyen de la ménopause, au XX<sup>e</sup> siècle, varient entre 47 et 51 ans. L'âge de la ménopause aurait-il reculé? Cette hypothèse est contestée par Post et Amundsen. Il semble que l'on ne retrouverait qu'un recul de quelques mois pendant le courant du XX<sup>e</sup> siècle; il serait expliqué par l'amélioration du niveau de vie et de l'alimentation dans les pays occidentaux. La comparaison de l'âge de la ménopause chez certains groupes humains en dénutrition - telles certaines peuplades nomades du nord de l'Inde ou les Mayas du Mexique - et les chiffres de la société occidentale, indiquerait que la ménopause est plus tardive quand le niveau de vie est plus élevé<sup>12</sup>.

Flint (1997), du département d'Anthropologie de l'Université de Monclair aux USA se demande s'il y a des tendances vers un changement de l'âge de la ménopause au cours des dernières décennies, et il fait le point sur la bibliographie existante<sup>13</sup>. D'un premier coup d'œil, dit-il, on aurait l'impression que cet âge recule, en tout cas en Europe et aux USA. Il cite diverses recherches qui indiqueraient un gain d'un an et demi à deux ans dans divers pays pour la période des trente ou quarante dernières années.

---

<sup>12</sup> Il n'est pas impensable que des dénitritions graves puissent provoquer des aménorrhées collectives qui perdurent jusqu'à l'âge de la ménopause, ce qui modifierait les données épidémiologiques.

<sup>13</sup> Flint M. P.: « Secular trends in menopause age », in *The menopausal transition: a different view, Journal of psychosomatic obstetric and gynaecology*, vol. 18, n° 2, Parthenon Publishing, N. Y. p. 65-71.



Mais l'auteur conclut son article en disant que nous manquons de données précises sur tout cela et qu'il n'est pas encore possible d'affirmer l'existence de tendances vers un rallongement de la période pré-ménopausique. Il faudrait pour cela établir un Index International pour l'Age de la Ménopause, basé sur des études dans chaque pays du monde, ce qui n'existe pas.

### **Ménopause et effroi**

Si nous voulons entendre quelque chose à l'horreur, dégoût (*Abscheu*) que produit l'évocation même de la ménopause d'une femme dans le jeu sexuel, horreur qui est sûrement à la racine du refus de reconnaître l'existence de ce sujet en psychanalyse<sup>14</sup>, il nous faut faire un détour par la tête de Méduse. Dans une note du bas de cette même page, Freud rappelle que dans le mythe, il s'agit de l'organe génital de la mère. « *Athéna, qui porte la tête de Méduse sur sa cuirasse, devient par-là même femme inapprochable, dont la vue étouffe toute idée de rapprochement sexuel.* »<sup>15</sup>

Je dirai que c'est au moment où la possibilité d'enfantement ne vient plus faire écran à cette béance que l'organe féminin acquiert sa dimension d'horreur. Freud lui-même nous donne confirmation de cette hypothèse. Dans son texte *La tête de Méduse*<sup>16</sup>, il rappelle qu'elle remplace la présentation de l'organe génital féminin dont l'action apotropéique – capable de détourner le mauvais sort – était bien connue. Freud donne alors, comme exemple, un fragment du Pantagruel de Rabelais, où le diable prend la fuite après qu'une femme lui ait montré sa vulve. Il s'agit de Papefiguière qui, comme il fallait s'y attendre, est une vieille femme.<sup>17</sup> Mais qu'est-ce qui m'autorise à faire équivaloir *vieille* et *femme ménopausée* ?

Ce n'est pas seulement le Talmud, les collègues du Congrès de Gynécologie et Psychosomatique et les responsables de ce numéro de la revue qui passent de la ménopause à la vieillesse comme s'il s'agissait du même moment de la vie. Ce glissement sur une trentaine d'années, entre la cinquantaine et le grand âge, les écrivains le font aussi.

---

<sup>14</sup> Les quelques auteurs psychanalytiques qui ont osé affronter le sujet s'en sont plaints. Ruth Lax (« The expectable depressive climacteric reaction », in *Bulletin of the Menninger Clinic*, 46(2), 1982, p. 158.) va même jusqu'à faire l'hypothèse d'un déni de la ménopause chez la plupart des analystes. En décembre 2000, on lui avait demandé de prendre la responsabilité du *Work-shop* sur la ménopause dans le cadre de la réunion annuelle de l'Association Psychanalytique Américaine (APA). Il n'y eut aucun analyste pour proposer un travail sur ce sujet. Cette désaffection pour un sujet qui touche une très grande partie des femmes lui semble la preuve même de ce déni.

<sup>15</sup> Freud S. : (1923) L'organisation génitale infantile, O. C. vol. XVI, p. 308, n. 2.

<sup>16</sup> Freud S. : (1922) *La tête de Méduse*, O. C., vol. XVI p. 163-164 ; G. W., vol. XVII, p.47.

<sup>17</sup> Rabelais : « Pantagruel, Le Quart Livre », chap. 47, in *L'Intégrale*, ED. du Seuil, Paris, 1973.

La romancière Lidia Ravera<sup>18</sup>, a écrit un essai - *best seller* en Italie – à propos de la difficulté du passage de la cinquantaine – ce moment où l'on n'est plus jeune tout en n'étant pas encore vieux. Au milieu de sa réflexion, prise brutalement par le vertige produit par l'absence de toute barrière, elle se met à interroger la grande vieillesse.

Mais, ce grand écart, nos collègues analystes le font tout autant. Si, dans la littérature psychanalytique, il n'y a pas grand chose à la rubrique *ménopause*, on peut trouver divers chapitres sur la crise du milieu de la vie dans des livres ou articles consacrés à la vieillesse, chez nos collègues de l'IPA comme chez nos collègues lacaniens.

## Ménopause et psychanalyse

Freud, lui, parle à plusieurs reprises de la ménopause, même s'il n'a jamais écrit un article spécifiquement à ce propos. Mais après lui, nos recherches bibliographiques concernant les travaux psychanalytiques sur la ménopause, toutes écoles confondues, tant aux USA comme en France, ont abouti à de maigres résultats.<sup>19</sup>

Cette pauvreté contraste d'autant plus avec la prolifération d'articles et de livres psychanalytiques traitant de la féminité, de la sexualité féminine et de la maternité, dans lesquels toute référence à l'existence même de la ménopause semble bannie. Cette question

---

<sup>18</sup> Ravera L. : *Né Giovani né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000.

<sup>19</sup> A ma connaissance, nous disposons des vingt pages écrites par Helene Deutsch; de l'article de Benedek, de quelques pages de Françoise Dolto et d'un article de Maria Langer du Mexique. Trois articles en langue anglaise sont sortis: Pines (1981) à Londres; Bemserfer (1996) à San Francisco et Helena Harris. Ruth Lax, à New York, a sorti un livre qui comporte un chapitre sur ce sujet. Il y a eu aussi un résumé d'une table ronde qui a eu lieu au congrès de l'APA à ce sujet. Il n'existe qu'un livre, me semble-t-il, à avoir été écrit par une psychanalyste sur la question, celui de Madeleine Gueydan, qui reprend une partie de sa thèse de doctorat présentée à l'Université de Montpellier.

- Deutsch Helene: (1924) « The menopause », in *Int. Jour. Psycho-An.*, (1984), 65, 55.
- Benedek T.: (1948) « Climaterium: A Developmental Phase », in *Psychoanalytic Investigations*, New York: Quadrangle, 1973, pp. 322-345. Cet article avait été publié une première fois dans *Psychoanalytic Quarterly*, XIX (1950), 1-27. Nos pages de référence correspondent à l'édition de 1973.
- Dolto F.: *Sexualité féminine: la libido génitale et son destin féminin*, Gallimard, 1996, p. 154-157.
- Langer M.: « A menopausa, considerações finais », in *Maternidade e sexo: estudo psicanalítico e psicossomático*, 1981; Porto Alegre; Ed. Artes Medicas; trad. Maria Nestrovsky Folberg, p. 237-248. Traduit de l'original en espagnol *Maternidad y sexo - estudio psicoanalítico y psicossomático*, 1978, Buenos Aires, Editorial Paidós.
- Pines D.: « The menopause », in *A woman's unconscious use of her body: a psychoanalytical perspective*, London, Virago Press, 1993, p. 151-166.
- Bemserfer S.: « Psychoanalytic aspects of menopause », in *Jour. of the Amer. Psych. Ass.*, 44/2, 1994
- Harris H.: « A critical view of three psychoanalytical positions on menopause », in *The meanings of menopause*, ed. R. Formanek. Hillsdale, NJ: Analytic Press pp. 65-77.
- Gueydan M.: *Femmes en ménopause, nouvelle temporalité*, thèse de psychopathologie, Université Paul Valéry, Montpellier III (C.I.R.P.C.), janvier 1991.

fait l'objet d'un déni chez beaucoup d'auteurs psychanalytiques. Les mêmes qui ne répugnent pas à traiter de l'anorexie, de l'adolescence, de l'alcoologie et de bien d'autres thèmes du même genre, prennent prétexte du fait qu'il s'agirait d'un sujet médical et non pas analytique, pour ne pas l'aborder.

Si la capacité de procréer fait obstacle à la mort ; une fois cette capacité perdue rien n'arrête plus, sur le plan fantasmatique, la fuite du temps vers l'annihilation finale. Là réside une des causes des crises des couples au milieu de la vie. Certains hommes, qui abordent eux même la fin de leur pleine maturité, se sentent menacés par la perte de fécondité chez leur femme ; ceci peut être une des composantes qui les poussent à retrouver une compagne plus jeune à laquelle, souvent, ils feront un enfant.<sup>20</sup>

### **Freud: - Accroissement de la libido à la ménopause**

Freud en parle pour la première fois dans son texte de 1895<sup>21</sup>, à propos de la névrose d'angoisse. En interrogeant les conditions étiologiques d'apparition de cette névrose chez les femmes, il dresse une liste de cas ayant tous en commun un problème de non-satisfaction sexuelle, liste qui se termine par l'angoisse au moment du « *climatère, lors du dernier grand accroissement de l'état de besoin sexuel* »<sup>22</sup>

L'idée d'un accroissement du besoin sexuel, qui contraste avec ce qui se dit souvent sur la diminution de la *libido* au moment de la ménopause, Freud la gardera jusqu'à la fin de sa vie. Il est d'ailleurs remarquable que le terme de libido apparaisse, pour la première fois dans l'œuvre de Freud, dans ce texte même pour parler d'un climatère au masculin auquel il attribue aussi un accroissement de libido : « *Il y a des hommes qui, comme les femmes, présentent un climatère et, à l'époque où leur puissance diminue et leur libido s'accroît, produisent une névrose d'angoisse.* »<sup>23</sup>

En parlant des neurasthéniques, sans préciser une classe d'âge spécifique, Freud remarque qu'ils tombent dans la névrose d'angoisse dès qu'ils délaissent leur mode de satisfaction sexuelle, fût-elle masturbatoire. Mais il précise que ce n'est que chez les hommes

---

<sup>20</sup> Lidia Ravera cite deux cas de ce genre dans son livre : Ravera L. : *Né Giovani né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000,

<sup>21</sup> Freud S. : (1895) *Du bien fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que « névrose d'angoisse »*, O. C., vol. III, PUF, Paris, 1989, G. W. vol. I.

<sup>22</sup> Freud S.: Op. Cit. p. 43.

<sup>23</sup> Jones, dans la Standard Edition, ajoute là une note : « *Ceci semble être le premier usage publié du terme de libido chez Freud.*



restés puissants et chez les femmes « *non anesthésiques* » que la névrose d'angoisse se développe. Et il ajoute que « *les femmes, dans leur majorité, sont à tenir pour puissantes, une femme vraiment impuissante, c'est à dire vraiment anesthésique est peu accessible à la névrose d'angoisse et supporte les nuisances citées étonnamment bien.* »<sup>24</sup>

Plus d'un siècle plus tard, dans une consultation de ménopause, j'ai repéré quelque chose du même ordre: ce sont surtout les femmes désirantes sexuellement qui se montrent cliniquement angoissées face à ce qui leur arrive, les autres, que je vais appeler les *renonçantes*, ne se plaignent pas d'angoisse. C'est leur corps qui parle pour elles à travers les innombrables maladies somatiques auxquelles il va se consacrer.

En examinant les conditions étiologiques de la névrose d'angoisse, Freud affirme encore que « *dans le senium (climatère des hommes), la libido ne faiblit pas ; mais il se produit, comme pendant le climatère des femmes, un tel accroissement dans la production de l'excitation somatique que la psyché s'avère insuffisante, de façon relative, à maîtriser cette dernière.* »<sup>25</sup> Il pense qu'au moment du climatère d'une femme, les choses se passent de cette même façon, et que : « *s'ajoute certainement encore le refoulement intentionnel du cercle de représentations sexuel, refoulement auquel la femme abstimente, luttant avec la tentation, doit se décider fréquemment, et il est possible qu'à l'époque de la ménopause l'horreur que la femme vieillissante ressent à l'égard de la libido devenue excessive agisse de façon semblable* »<sup>26</sup>. Cette remarque correspond bien à ce que les romanciers, comme Thomas Mann et Stefan Zweig, appellent l'*âge dangereux*.

En 1912, dans son article *Des types d'entrée dans la maladie névrotique*, Freud refait allusion à la ménopause. Il y étudie les rapports entre la maladie névrotique et la frustration – traduite actuellement, dans les Oeuvres Complètes, par *refusement*. Freud y fait remarquer que nous pouvons voir tomber malades des sujets qui jusque là étaient en bonne santé, à qui aucune expérience vécue nouvelle ne semblait s'être présentée. Mais, un examen plus poussé du cas montre qu'une modification s'était produite chez eux : « *Du fait qu'une certaine période de la vie est atteinte, conjointement à des processus biologiques régis par des lois, la quantité de libido, dans leur économie animique, a connu un accroissement qui, à lui seul, suffit à renverser l'équilibre de la santé et à instaurer les conditions de la névrose. Comme on sait, de tels accroissements de libido plutôt soudains sont régulièrement liés à la puberté et à la ménopause, au moment où les femmes atteignent certains âges.(...). La stase de la libido est ici le facteur primaire, elle devient pathogène par suite du refusement relatif de la part du monde extérieur,*

---

<sup>24</sup> Freud S. : ( 1895) *Du bien fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que « névrose d'angoisse »*, O. C., vol. III, PUF, Paris, 1989, p. 44 ; G. W., vol. I., p. 336-337.

<sup>25</sup> Freud S.: Op. cit., p. 52 de l'édition française.

<sup>26</sup> Freud S. : Op. cit., p. 53 de l'édition française

*lequel aurait encore continué à accorder satisfaction à une revendication libidinale moindre. La libido insatisfaite et stasée peut rouvrir les voies à la régression.* »<sup>27</sup> Freud pense qu'il se passe alors ce qui est habituel quand un sujet perd son objet d'amour dans le monde extérieur : il devient névrosé ; et il rappelle l'adage bien connu selon lequel bonheur coïncide avec santé et malheur avec névrose.

Freud insiste donc sur l'idée qu'il y a accroissement de la libido au moment de la ménopause et affirme que cela peut produire une maladie. Il parle ici de formation de symptôme due à cet accroissement de libido qui va se trouver stasée dans le sujet parce que le monde extérieur se refuse à lui fournir un moyen de l'échanger. Ce passage appelle plusieurs commentaires. Alain Corbin<sup>28</sup> raconte qu'avant la première guerre mondiale des traités de médecine à l'usage des couples mariés - comme celui de Bergeret et quelques-autres - dénoncent avec une extrême virulence « *la copulation avec l'épouse stérile et avec la femme ménopausée : deux figures ravageuses aux amours inutiles, tumultueuses, excessives, dont aucune crainte ne vient endiguer les débordements. Menaces pour la morale, ces Messalines conjugales aiment à « se livrer à des coïts effrénés » explique Bergeret, qui épuisent leur partenaire.* » Corbin veut se rassurer en faisant remarquer le fossé culturel qui sépare cette société de la nôtre, où les femmes prennent la pilule. Ces ouvrages médicaux, nous dit Corbin, « *fonctionnent comme des manuels de gestion spermatique. A chaque page se retrouve le fantasme de la déperdition* ». Les praticiens concèdent au jeune homme vigoureux deux ou trois coïts hebdomadaires, « *quant à l'époux qui frise la cinquantaine, il devra se contenter d'un orgasme toutes les trois semaines.* » A propos de l'âge où convient de cesser tout rapport, certains médecins mettent la limite à la cinquantaine tandis que d'autres « *admettent, avec prudence, les ébats des quinquagénaires* ». Au-delà, s'impose l'interdit.

Il est certain que l'âge de la retraite amoureuse recule sans cesse. Après la deuxième guerre mondiale, il y a eu des modifications importantes et le processus s'est encore accentué dans les vingt dernières années. Si en 1972 seulement 50% des femmes françaises, mariées de plus de cinquante ans, étaient encore actives sexuellement, vingt ans plus tard, c'est 80% des femmes en couple, de cet âge qui gardent une activité sexuelle. J'ai repris, attentivement, les données démographiques<sup>29</sup> car elles sont utilisées, sur un mode de connaissance très partiel,

---

<sup>27</sup> Freud S. : (1912) Des types d'entrée dans la maladie névrotique, O. C. vol. XI, PUF, Paris, 1988, p. 124.

<sup>28</sup> Corbin A. : « La petite bible des jeunes époux », in *L'amour et la sexualité, Les Collections de L'histoire n° 5*, Paris, juin 1999, p.82-87

<sup>29</sup> Delbès C., Gaymu J: « L'automne de l'amour: la vie sexuelle après 50 ans », in *Population*, revue. de I. N. E. D., nov. - déc. 1997, n° 6, éd. de I.N.E.D., Paris, p.1439-1484

pour discréditer toute valeur à ce que Freud pouvait avancer. Or, nous avons constaté que même de nos jours les femmes, à la ménopause, ont plus de difficulté qu'elles n'en avaient plus jeunes à trouver des partenaires sexuels. Non pas uniquement des partenaires de vie, mais tout simplement des partenaires sexuels.

Cela est une réalité de nos sociétés, clairement exprimée dans des études démographiques. Même quand elles ont un partenaire de vie du même âge, elles sont parfois confrontées aux difficultés liées à ce que Freud appelait le *climatère masculin*. Il est un fait, que les andrologues décrivent bien : à la fin de la cinquantaine les hommes connaissent souvent une baisse de leur puissance sexuelle. Le non-rapport sexuel, cher à Lacan, prend ici une réalité pathétique : au moment même où une femme connaît un formidable accroissement de sa libido sexuelle, quand elle a enfin fait les deuils nécessaires dans son rapport à la mère<sup>30</sup> et qu'elle est enfin prête à accepter qu'un homme puisse la faire jouir vaginalement, voilà que c'est l'époque où la puissance de son partenaire diminue.

Ce qui ne veut pas dire que son désir à lui diminue, Freud affirme clairement qu'il y a augmentation de la libido chez l'homme aussi. Il peut donc arriver que ce partenaire masculin aille chercher ailleurs où satisfaire sa libido, tout en se rassurant sur sa puissance. Avec une partenaire bien plus jeune, il pourra plus facilement compenser sa perte de puissance physique par sa puissance sociale et économique. Lidia Ravera décrit bien ces grands personnages masculins qui épousent des jeunes femmes dont l'accomplissement social et économique n'est pas encore fait et qui donc ont besoin d'eux ; ils se sentent alors aimés car utiles et importants<sup>31</sup>. De Neuter<sup>32</sup> en propose d'ailleurs un modèle basé sur le lien entre Zeus et Europe.

Puisqu'il n'est pas si simple de considérer dépassé ce que Freud avance, revenons à son texte. Il y met en parallèle la ménopause et la puberté. Helene Deutsch va reprendre cela, ce qui lui permettra de faire l'hypothèse de l'existence, comme à la puberté, de fantasmes incestueux responsables, entre autres, de la lutte contre l'émergence de toute fantaisie sexuelle.

Il est possible que l'horreur que certaines femmes ménopausées ressentent à l'égard de leur libido soit due au fait que l'objet incestueux, maintenu inconscient, est maintenant le fils ou un substitut. Ce qui me semble devoir mériter le nom *de complexe de Jocaste*. Il en existe de

---

<sup>30</sup> L'idée qu'une femme peut atteindre enfin à la jouissance féminine, une fois qu'elle a fait, à la ménopause, le deuil de sa mère, est proposée par Madeleine Gueydan.

<sup>31</sup> Ravera L. : *Né Giovanni né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000.

<sup>32</sup> De Neuter P.: « Le mythe de l'enlèvement d'Europe: considérations actuelles sur le désir de l'homme à l'aube et au midi de la vie », in *Le Bulletin freudien*, septembre 2001, Bruxelles, n° 37/38, p. 75-105.

très beaux exemples dans les romans de Zweig<sup>33</sup> et de Mann<sup>34</sup>. Cela me semble apte aussi à rendre compte de la raison pour laquelle il est si difficile, même pour des psychanalystes, de pouvoir parler de ménopause quand l'on traite de la sexualité des femmes et pourquoi les mêmes se sentent tellement plus libres de demander un article sur le sujet dans le cadre des études sur la vieillesse. Sembleraient-elles, alors, moins dangereuses, ces Jocastes assoiffées de désirs pour de jeunes Oedipes ?

### **Le complexe de Jocaste**

Les données démographiques indiquent qu'un certain nombre de femmes montrent une désaffection, voire même abandonnent la vie sexuelle à ce moment de la vie. Divers auteurs ont souligné, avec raison, une plus grande difficulté pour des femmes à cet âge, à se trouver des partenaires sexuels. Mais les démographes constatent cela même chez celles qui ont un partenaire. La réponse habituellement apportée à ce phénomène, c'est qu'il y a alors – contrairement à ce que pensait Freud – une baisse de la libido. Une telle hypothèse permet d'écarter toute comparaison entre ménopause et puberté et rendrait caduque l'idée défendue par Freud et Deutsch d'une angoisse suscitée par cette nouvelle poussée libidinale.

Il m'a semblé possible d'envisager cette désaffection comme l'effet du *complexe de Jocaste*. J'ai repris l'hypothèse de Deutsch que dans ce troisième temps de l'Œdipe les fantasmes incestueux liés à une montée de libido existent, comme à l'adolescence, mais qu'ils s'adressent maintenant au fils ou à quelque substitut.

Une psychanalyste a présenté un cas clinique qui confirme, me semble-t-il, mon hypothèse d'un complexe de Jocaste chez certaines femmes.

Il s'agit d'une femme de 55 ans qui vient pour un diagnostic de dépression. Il y a 15 ans, elle a consulté un psychologue lorsque son mari l'avait quitté. Après son mari, elle avait eu quelques amis et un compagnon, mais elle a arrêté cette relation, il y a deux ou trois ans, parce qu'il

---

<sup>33</sup> Zweig S.: (1927) *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme*, trad. de l'allemand par Olivier Bournac et Alzir Hella, livre de poche Stock, 1993.

<sup>34</sup> Mann T.: (1953) *Le mirage*, trad. de l'allemand par Louise Servicen. Ed. Albin Michel, 10/18, Paris 1997.

l'énervait et puis, le sexuel ne l'intéressait plus beaucoup» . C'est au moment où son fils avait 15-16 ans : en pleine puberté qu'elle avait arrêté cette relation

*« Ce qui me fait venir chez vous. C'est mon fils. Il me met par terre. K.O. Oui, Alors que j'ai tout fait pour lui. À 18 ans, il veut s'en aller vivre chez son père et cette « marâtre » - Pour avoir comme il dit « plus de liberté. Mais je lui laisse toute liberté. Ce n'est pas juste. Maintenant que je suis sur l'autre versant du temps de la vie, il m'abandonne. Ce départ me met par terre et je ne sais plus très bien qui je suis ».*

Au terme de son travail, cette femme dira : *Je vous avoue que je ne peux sortir de ma tête la chanson que j'ai apprise à mon fils dès le plus jeune âge. J'en ris aujourd'hui, alors qu'hier j'en pleurais. Cette chanson que je chantais moi-même quand j'étais jeune*

*« Ne me quitte pas, ne me quitte pas »*

*« Moi je t'offrirais des perles de pluie venue d'un pays où il ne pleut pas. »*

*« Je creuserai la terre jusqu'après ma mort, pour couvrir ton corps d'or et de lumière »*

*« Je ferai un palais où l'amour sera roi, où l'amour sera loi ou tu seras reine »*

*« Ne me quitte pas, ne me quitte pas, ne me quitte pas.. »*

Ce qui me semble le plus enseignant, c'est que ni l'analyste, avertie, ni personne dans l'audience de spécialistes à qui elle présentait ce cas, n'évoqua la présence des fantasmes incestueux. Ceux d'une mère envers son fils devenu un homme restent du registre de l'inouï. Il est probable que ces fantasmes méconnus ne soient pas pour rien dans la décision du fils d'aller habiter chez le père pour y avoir plus de liberté

Notons que le pris à payer pour garder cet amour pour le fils, c'est l'abandon de l'intérêt pour la sexualité. Ce cas est typique de la position d'un certain nombre de mères ménopausées, vouées à l'amour du fils et qui font l'objet de bon nombre de nos plaisanteries.